

YO

# Harmonie





## Harmonie

Autres ouvrages :

Petits messages poétiques (2009)

Baroudeur (2011)

Chloris & Floris (2012)

Fougue (2014)

Charme (2019)

Aventura (2020)

Yo

Harmonie



# Préface

C'est une tentative longue mais spontanée, d'exprimer une harmonie intérieure, où se relie la nature et les hommes, où l'on se cherche et se tâtonne, où au cœur de la vie, il y a ce quelque chose qui pousse au monde, un léger vent qui apporte des sens. Et dans cette poésie, il y a ce qui nourrit et fleurit, ce qui inspire et épanouit...





# Harmonie



# Sommaire

Préface	5
Montagnes	11
Blés	29
Dérives	43
Harmonie	63
Aubes	79
Neiges	97
Séditions	111
Paris	135
Voyage en Virginie	147



# Montagnes



## L'Aube de l'Harmonie

Avec toi, en ces jours idylliques,  
La vague et le vent océanique  
Ont attisé notre connivence,  
Émoustillant notre jouvence.  
Ainsi tournoyaient nos vies,  
Portées par l'amour, la poésie,  
Du tourbillon des sens, du vent,  
Insufflant nos êtres à l'évent !

J'ai vécu le bonheur, le complet,  
La plénitude d'esprit, le sommet,  
Avec pour seule préoccupation  
Ton sourire, ta dénudation,  
Et la floraison de ta félicité !  
O cher être-sœur, mon entité,  
Comprend que je n'eus vécu ainsi,  
Ta distance m'afflige, je perds vie.

O ma Vénus, crions notre chance,  
Le privilège a permis cette romance :  
Puisque seule la condition affranchie !  
Comprend-bien Aimée, mon égérie,  
Nous sommes la preuve que l'alliance  
Du rêveur, démuné désirant, errant,  
Et de la divinité, sublime brillance,  
Est possible dans un lien aimant,

La Poésie des êtres !



## L'Ombre Blanche

C'était une nuit helvète, une étrange nuit.  
La vallée somnolait, c'était enfin minuit.  
Platitude, obscurité, et silence cruel,  
Blanc et noir s'abandonnaient à un nouveau duel.  
Des herbes, j'ai cru voir le pas d'une aveugle,  
Marchant sur un beau tapis de fleur, qui beugle  
« Soit maudit être obscur ! Qu'es-tu pour piétiner  
La beauté ? » \_ « Fleurs, j'ai été doté de la vie,  
Mais l'ordre créateur, ce Poète, - à mon avis -  
A oublié d'y ajouter un sens, une portée... !  
J'erre dans l'ombre, défigurée, enrobée  
D'un tissu sombre et sale ! A la recherche  
De la puissance qui me tendrait une perche. »  
Silence ; elle s'en alla, et arracha une fleur,  
Qu'elle relâcha aussitôt, éprise de stupeur.  
Sa quête sempiternelle s'achevait ici ;  
Face au céleste, elle s'écria « Lune, me voici ! »  
Ses habits tombèrent comme des pétales mûrs,  
Un à un, dévoilant -- libéré de l'armure --  
La sombre décrépitude de son corps blessé.  
Ce feu lunaire, sa noirceur l'avalait, exaltée  
Elle demeurait noire, malgré la blancheur de l'air.  
Nue pour la lune, les cheveux tombant sur sa chair,  
Cette femme c'était le messie des poètes -- j'en flanche --  
Derrière elle, son ombre était blanche !

## Cascade

Aux creux des anciennes montagnes alpines,  
S'écoulent des filets d'eau infinis,  
Où chaque goutte, peinte d'un bleu marine,  
N'y passe qu'un faible instant bref et fini.  
Cette cascade, c'est l'histoire de l'existence :  
Une longue chute brève finissant en fracas,  
Et s'évaporant en vapeur, en potence.  
Toutes ces perles, ces vies de milles tracas,  
Forment un mouvement, une civilisation  
Se perpétuant sans cesse, jusqu'à l'excès,  
Tant qu'il restera de l'eau en fusion !  
S'écoule ainsi l'absurde cascade, à jamais ...

## Tendres Baisers de Suisse

Chère Aimée, déesse des déesses,  
Je vous écris du pays des edelweiss.  
Voyez, cet oiseau dans son nid,  
Ce pays niché d'entre les monts ternis

Où la cascade creuse la roche,  
La sculpte, et l'embrasse, parfois l'amoche,  
Et sempiternellement s'érode,  
A la poésie de l'eau, de son exode.

Aimée, belle Déesse ! Vous qui êtes si loin,  
Sachez qu'entre ces majestueux recoins  
L'Alpes enferme, entre des édifices  
De grandeur, de beauté, et d'artifice.

Prisonnier de cette cage du beau,  
Mes yeux de misérable poétereau,  
Ne voient ici qu'une seule sortie :  
Ne libère que le ciel et sa galaxie !

Déesse, j'ai ce désir, incontrôlable,  
De monter au sommet abominable,  
Et de m'en jeter, par aboutissement,  
Préférant l'évasion à l'escarpement !

Vois Aimée, la folie m'anime,  
Sans toi, rien n'a de sens, rien ne rime !  
Je t'adresse de tendres baisers de Suisse,  
Ce pays où les mots doux s'épanouissent !

## Le Chef-d'œuvre enneigé

Debout dans le vent, dans les fleurs, et l'ineffable,  
Je voulais transformer cette beauté en belle fable,  
Faire comme tous : emporter avec moi un bout d'Alpes,  
Croyant que la splendeur est un art qui se palpe...  
Certain arrache une fleur, vole une pierre brillante,  
Moi je n'emporterai que ces phrases pétillantes :

« A quoi bon emporter tes miettes, O Alpage ?  
Rien ne te déplace, ne te retiens, te dégage,  
Tu es la Grandeur naturelle et impalpable,  
Que l'on ne peut que grignoter en méprisable  
Rongeur, taupe, parasite, humain insignifiant,  
Qui ne sait créer et magnifier les éléments ! »

« Incline-toi, infime humain, devant l'éternel,  
Face à la Grande œuvre du monde, du pulsionnel  
Qu'aucun homme ne saura jamais ériger :  
La Montagne, la Merveille, le Chef-d'œuvre enneigé ! »

« Ta seule grande puissance, ce nucléaire,  
Ne peut que détruire, réduire la terre en cratère,  
Et nullement l'élever, l'entrechoquer,  
L'embellir en œuvre défiant le ciel étoilé ! »

## Le Magicien du Saint-Gothard

Au col du Saint-Gothard, vivait autrefois,  
Un puissant magicien sans loi ni foi,  
Qui avait ce grand pouvoir créateur,  
De faire trembler le sol vers les hauteurs,  
Et s'envoler les pierres autour de lui  
Dans un tourbillon d'herbe et de roche inouï,  
Créant ainsi amas de terre et d'eaux,  
Des hautes-montagnes, et quelques ruisseaux ...

Ce Magicien, ce Surhomme exalté,  
O Humain, admire son ingéniosité ;  
Il déchaîne les montagnes, les élève,  
Agite, habille, et accroit les rêves !  
Ainsi, lorsque sa main s'anime, des fleurs  
Poussent sur la roche, de la neige, en chaleur,  
Défie l'été, des ruisseaux escaladent  
Des montagnes, des rapides, des cascades !

« C'est cela, la poésie des éléments,  
La valse harmonieuse du feu et du vent,  
De l'eau, de la roche, des êtres, et des choses,  
Survoltée dans une mélodie de virtuose,  
Où la matière tempête et fulmine,  
Jusqu'à devenir beauté sublime ! »

Montagnes

« O toi, Grand Magicien, artiste des éléments,  
Nous t'en prions, fait de la passion des hommes aimants,  
Une harmonieuse montagne d'art et de poésie,  
Qu'enfin l'Homme enfante une merveille : l'Helvétie !

## Abondance

« La montagne est une mer de vagues et de couleurs !  
Riche de raretés, de vallées perdues, de fleurs,  
Scandée de monts, de cols, de pics, de coutumes,  
Taillée dans le roc, elle est musique, haut volume !  
Chef-d'œuvre, élévation d'émotion, de puissance,  
Elle s'hausse en onde en mont, et s'habille d'abondance,  
De lacs, de baies, de grottes, d'aigles, et de forêt,  
Sublimant les éléments en poésie des objets ! »



## La Vallée Perdue

« La montagne regorge de perles et de secrets,  
Qu'elle cache par de solides obstacles aigrelets.  
Ainsi, il faut grimper maints chemins pierreux,  
Parsemés d'abondance, d'insectes, et de creux,  
Pour atteindre la perle, la vallée haute et perdue,  
Ce petit monde tapi de fleurs et d'eau fondue,  
Décoré de roches grisâtre set d'arbres foncés,  
Dissimulé par l'Alpes, cachant sa pure beauté ! »

## Dans les Nuages

Ils avancent, ces envahisseurs,  
Les nuages ! Ces doux voyageurs !  
Avalant tout, gommant paysage,  
Peignant, cachant par blanchissage.

Au cœur de leur piège brumeux,  
L'on se sent dans le néant creux,  
Nulle-part entouré de blanc-vide,  
Seul attristé d'entre le flou humide.

Vite, la vapeur entoure, enferme,  
La vue se voile, un frisson germe,  
Vite, c'est la perte de repère,  
Voilà Nuage, adieu la Terre !

Ils goment, ces blancs migrants,  
Les nuages ! Franchissent des hauteurs,  
Effacent des montagnes et sommets ;  
Apportent eaux et vies à jamais !

Comme une vague gommeuse, ils glissent  
Sur les arbres et monts, puis s'éclipsent,  
Laisant l'Alpes renaître, ravivé  
Par le blanc-nuage, la pureté !

Vite, la vapeur entoure, enferme,  
La vue se voile, un frisson germe,  
Vite, c'est la perte de repère,  
Voilà Nuage, adieu la Terre !

## La Part du Gâteau

Dans les Alpes, à la vitesse de la chaussure,  
L'appétit se creuse au fil des sentiers pentus,  
Et les yeux deviennent des affamées morsures  
Dévorant les montagnes les plus pointues.

Lorsque l'on a les crocs, la vision du monde change ;  
Soudainement les montagnes s'habillent de pâtisseries,  
Et certaines apparaissent jaunes chocolats, presque oranges,  
Parcourues de coulis vanillés s'échappant de sommet  
fleuris.

D'autres, plus lunaires, parsemées de caillasses et de terres,  
Se déguisent en tartes soufflées, saveur caramel sucré.  
Puis là-haut, se crèment les glaciers et hautes-clairières,  
Erigeant un doux gâteau blanc, une merveille glacée.

« Là où le Soleil devient cerise, là où tout apparaît plus  
beau,  
Chacun s'éprend d'imagination, et partage sa part du  
gâteau. »





**Blés**





## Tellement !

Tu me manques ma chérie, tellement !  
Que ma langue s'assèche lentement,  
Comme une oasis sans son eau, tarie,  
Une banquise sans glace, sans otarie !  
Tu me manques ma chérie, tellement !  
Que ton odeur m'est un souvenir dément,  
Une saveur de plaisir, un puissant orgasme  
S'exaltant en parfum divin, en fantasme !  
Tu me manques ma chérie, tellement !  
Que je t'aime et vis encore passionnément  
Pour cet instant de retrouvaille, de nudité,  
Où nous jouirons d'art dans l'obscurité !  
A nous chercher, nous trouver amoureusement,  
Et à nous dire « Tu m'as manqué chérie, tellement ! »

## Sommeil Apaisé

«Toute ma poésie et mon être attentif,  
Te souhaite un sommeil apaisé et inventif ;  
O ma Muse accablée, je te lèche les tétons,  
T'embrasse et t'enlace, je t'aime Perfection ! »

## Une Œuvre d'Amour

En manque de toi, d'aventures amoureuses,  
Un baiser enflammé, une caresse douceuse,  
Un regard désireux, et des envies enjouées,  
C'est cela qui t'attend ma délicieuse aimée ;  
Donne-moi ton corps tendre et glamour  
Et j'en ferai une œuvre d'amour !

## **Pour que tu sourisses**

Oh ma déesse, que puis-je faire pour que tu sourisses ?  
Comment puis-je te rendre heureuse, en quelques mots ?  
Je n'ai que mon vide et de drôles histoires de Suisse,  
Des satires de clans, des contes dits à demi-mot,  
Où des marmottes sont enfouies vivantes, où l'on pend  
Par mégarde des taureaux à des clochers chantants.

Je puis t'offrir un voyage dans mes bras, Déesse,  
Ou dans le creux d'une vague, partout où tu voudras,  
En ces lieux mystérieux d'une rare drôlesse,  
Ou dans l'océan, partout dont tu rêveras...  
Reste les hautes herbes, afin que tu sourisses,  
Nous roulerons au blé, qu'enfin ton visage fleurisse !

## **Ti Amo !**

Dans « ti Amo »  
Il y a tant de mot...  
De la musicalité,  
Du romantisme né  
Un peu de romarin,  
Du méditerranéen,  
Et l'amour, et l'été...  
Ton sourire, ta beauté :

Donc alors, Abricot,  
Ti Amo !

## Gourmande

Oh, mais qu'aperçois-je ? Une gourmande !  
Je la reconnais à ses yeux gonflés de convoitise,  
Étincelants devant l'étincelle offerte par offrande,  
Et à ses lèvres pulpeuses. – par excès, elle poétise !

Amusé, je la vois timidement zyeuter l'adoré ;  
Du chocolat, de la tendresse, une fleur- autre,  
Tout ce qui fait vivre, restaure – elle dore le doré,  
La gourmande, elle écume chocolaté, dans l'épeautre !

Une fois gonflée et pulpeuse, elle --si gourmande-- se  
fleurit  
Et par symbiose, à son tour devient chair, splendeur  
juteuse,  
Elle est l'affamée, attirée par l'exquis, devenue le fruit du  
fruit !

O Gourmande, il y a tant de faméliques qui t'envient! O  
affameuse  
A trop convoiter l'art, la beauté, tu t'enjolives, et tu deviens  
désirable,  
L'excès de gourmandise te mène à l'art, et l'art à mes crocs  
inaltérable !

## Romance Poétique

Comment aimer cette belle déesse, demandes-tu ?  
C'est simple, il faut exalter ses vices et ses vertus !  
Lui mordre les lèvres et doucement l'embrasser,  
La jeter d'un ravin et vite la rattraper,  
Lui mordiller l'oreille en caressant son cou,  
La griffer en fusionnant, en plantant le clou,  
L'arracher comme une vulgaire fleur fanée  
Et la chérir comme une déesse étoilée !  
Puis finalement lui dire « Je te hais, je t'hais »  
Avec un regard qui cri « Je t'ai, je t'aime ! » ...

Ni bien, ni mal, juste de la poésie, de la romance ;  
Romancer c'est attiser la poésie des sens,  
S'égorger en se désirant, vivre l'évasion  
Et s'étrangler, jouer en déchaînant ses pulsions !

## Trilitou

Vois Gourmande, ceci est un Trilitou,  
Un excellent fruit contre la peur, et tout.  
Presse-le, tu en tireras le nectar  
De mon impulsif amour, ce pétard !  
C'est l'ambrosie de l'amour pulsionnel,  
Une denrée pour la passion éternelle,  
Un fruit des îles au soleil, à l'océan,  
Qui tempêtera tes peurs d'un ouragan !



## Un Etre dans Tous

Oh mon amour, je t'ai blessé,  
Alors, tout en espérant  
Que cela te guérisse d'emblée,  
Sache que je vois, désirant,  
En chaque chevelure la tienne,  
En chaque sourire le tien,  
En toute phrase d'amour édenienne,  
Ton portrait édenien !  
Tu es là, partout ! Et moi, Aimée  
Je meurs de n'être à tes cotés !

## Fugues enfantines

O Virginie, muse de mes belles années,  
Demeures le bel écueil de ma jeunesse,  
Que ton piège me prenne, ma dulcinée,  
Et me préserve d'acides détresses ...

L'écume des jours érode l'étonnement,  
Quand ses bulles enrobent les grains,  
Les découvertes, jusqu'à l'éclat' ment,  
De fades spleens, par tes doigts fins.

Finement, tu m'ébahis, et m'enchantes  
Mes journées angoissées par la fixité.  
Puis, en t'accolant, l'inédit brillante,  
Tout embellit, devient claire nouveauté.

Ta présence est envoûtante, et suave ;  
Ô ma Valentine, belle framboise fertile,  
Ta venue sent la rose sucrée, la goyave,  
Et tes lèvres pulpées attirent, en asile.

Si bien que, si les foins s'enflammaient,  
Emportant écrits, jeunesse et bidules,  
C'est toi que je sauverais, mon attrait,  
De l'éclipse du temps, l'oubli qui brûle.

## Blés

Dans tes yeux je fugue, en enfant errant,  
Et je m'aventure, ta vénusté au baluchon ;  
Dans tes cheveux, je suis au blé, au vent,  
Que le regain jaunit, et parfume, folichon.

En ton miroir, je semble vivre, si déformé,  
Que je m'y vois beau et mûr, noir raisin,  
Presqu'aussi important que bien-aimé,  
Puisque je suis ta fugue, ton jardin.

Ô ma Vénus aux cheveux lisses et doux,  
Toi qui a le regard qui aime, vénère,  
Les joues douces comme le sable roux,  
Et la vue vague, les yeux à la mer,

Tu m'as laissé toucher la joliesse,  
Doucement caresser ta beauté divine ;  
Mes fuites te cherchent, O ma sveltesse,  
Je m'enivre de nos fugues enfantines !



# Dérives



## Transcendance féminine

Pauvre garçonnet,  
Il ne sait plus  
Comment s'aimer.  
Les femmes voulues  
Sont transcendantes  
Si excédantes  
Qu'elles devancent  
L'intelligence  
L'entendement  
De l'homme aimant,  
Qui d'impuissance  
Perd goût perd sens,  
A vivre, comprendre,  
Naitre de ses cendres,  
S'émerveiller  
Être révolté !

## La Complainte du Poète Maudit

En ce jardin aux Coquelicots, le sens des événements variables  
M'échappe. O belle Déesse brune, pourquoi fus-tu emporté  
Par ce spectre du divin, du suprême, et de l'inexplicable ?

Je sais qu'il existe une logique qui dépasse l'entendement  
humain,  
Nous échappant. O belle Déesse brune, pourquoi fus-tu emportée  
Par cet ordre que notre raison traduit par l'absurde et  
l'inhumain ?

Privé de toi, j'observe la nature, l'harmonie animée de la Poésie  
Des éléments. O belle Déesse brune, pourquoi fus-tu emportée ?  
Sans toi je ne vois plus de sens et de couleur, c'est la fin,  
l'aphasie !

Plus qu'une raison d'être et de penser, sans toi je m'use !  
O belle Déesse brune, pourquoi fus-tu emportée ?  
Elles ne m'ont laissé que de la détresse tes jolies muses !

O belle Déesse brune, pourquoi fus-tu emportée ?  
Je vais périr à m'interroger ; finalement, qui étais-tu  
Qui se cachait derrière cet intrigant visage inconnue ?



O belle Déesse brune, pourquoi fus-tu emportée?

Car moi, j'en ai perdu le sens, et la vitalité...

## L'Eternité et le Papillon

[...]

-- Alors, aime-moi Papillon doré...

-- Mais je t'aime Eternité colorée,

Tu es mon bourgeon chantant,

Mon bourgeon de Printemps.

[...]

-- « Dis-moi Ephémère, as-tu compris

Que tu es le seul éclat, le clair intermédiaire,

Entre le néant absolu et l'esprit incompris ?

Tu es le feu qui lie vie et chose dans l'éclair ! »

« Comprends-tu Papillon ? Tu es l'alliance

De la poésie des êtres et de la poésie des choses.

Tu es la beauté la raison qui, dans l'insignifiance

De ce monde déraisonnable, volette et s'oppose. »

-- « Je suis une réalité soudaine et éphémère,

Qui donne sens et inspiration à l'appel humain ;

Mais ton hiver me brise, Oh ! tu me désespères,

A peine épanoui, tu m'anéantis et me jette au rien. »

-- « Mais ça, petite vétille, c'est l'histoire de la vie,  
Du beau et des idées qui s'effacent dans l'oubli, l'éternité,  
Et le déraisonnable. Souviens-t-en, tout ce qui au temps survit,  
Ne peut être perçu par la raison humaine et sa vaine lucidité ! »

.Rideau .

## **Destruction.**

& les tours s'écroulent parce qu'il le fallait.

Non ne parle pas.

La furie s'exprime, le chaos s'écrie, la violence vocifère.

On explosera l'amour, la finance, l'argent,

les réverbères ;

on brûlera la terre, les visages, les couleurs,

on s'effacera, on se tirera dessus.

Où est mon esprit ?

Admire-les montagnes éhontées s'effondrer, hurle !

mon monde s'écroule, je le détestais !

Il n'y a plus d'étoile, que des volontés.

Une seule puissance,

la destruction.

Que plus rien ne soit, à jamais !

## Sur le goudron

Le train m'a lapiné,  
Il est parti g'rêver ailleurs.  
Depuis ça, je bicycle,  
Sous les réverbères.  
Sur ma ferraille rouge  
Je cri dans le noir,  
Je souris au vert.  
Ca me décolore la pupille,  
Puis ça m'enrage, aussi.

Et je baisse la tête, et je vole.  
Roue arrière,  
Et je m'entête à la mer  
Les cheveux écumeux.

Foutaise ! J'suis toujours  
Sur ce putain de bitume,  
Avec des écouteurs  
Qui crachent une fois l'une...

Sous le goudron, le pré oxygéné !

## Bicycle

Cyclistes, vos mains en l'air !  
Allez jetez-les, semez-les.  
Dans l'escarpement elles s'envoleront  
Elles s'en foutent, et puis,  
Le guidon elles l'ont divorcé.  
Maintenant, elles sont folles  
Elles aiment l'air, la vie, le vide !  
Elles font l'avion, et iiiiooonnn.  
Sentez l'air, volez putain,  
Volez à terre, et puiiiiiis  
Lâchez-tout, fermez les yeuuuuux.

Et roulez...

## L'air salé

Je marche sans les mains,  
Elles se sont envolées,  
Gonflées par le froid.  
Alors, j'ai la démarche bancale.  
On peut dire que je tangué  
De prime abord,  
De bâbord à tribord,  
Mais en rêve,  
Je flotte dans la brume.  
Puis ça me plait, alors.  
Puis j'engoue, je charme ;  
Un goéland,  
Ou une mouette  
à chaussette,  
S'est énamouré de ma tête vague,  
J'en suis un écueil à œil.  
Et alors,  
Si ça me plume, ça m'évente.  
Et ce goût de sel dans l'air...

## Esseulé

Une fin de nuit  
J' me lève et j' me dis  
Que j' suis sacrément  
Commun comme penseur,  
Que mes mots  
C' est du vent fétide.  
J' suis bien esseulé  
Dans c' te vie où y' a pas  
De bouches pour répondre  
A mes silencieux soucis.  
J' joue un mauvais rôle,  
Mais ça me dépasse,  
La tragédie  
C' est moi qui la trace.



## Moisson

En déboulant,  
Jusqu'à la gare  
Les arômes  
Des campagnes  
M'ont vivifié.  
C'était un air frais  
Chargé de foin  
De marécage  
Et de lisier.  
Un air qui souhaite  
Le bon voyage,  
Qui entraîne au vent.  
Un air que l'on garde  
Comme une boule  
Une meule de foin  
Qui roule, s'amasse  
Dans mes narines  
En ce soir de moisson.  
Depuis j'étouffe  
Dans la cabine de fer  
D'un train moite,  
Et j'y agoniserai,  
Tant que la fraîcheur  
Toute suave  
De ta chevelure

Ne viendra apaiser  
Mes poumons fumeux !

## Nu

Je vais à la gare en flottant,  
Comme une nue coulante.  
Sur la route, j'fais gaffe à rien,  
Je suis le vent de l'habitude.  
A la douche, j'm'arrosais  
Comme si j'étais tout d'pierre,  
Au bicycle, j'me trainais,  
J'escortais gentiment un autre.  
C'était moi, mais sans l'être.  
Il était dépouillé, et rustre,  
Genre de type à idée fixe,  
Qui n'a qu'un but, premier,  
Se rendre à un point, obtempérer.  
Tout nu, sans avis ni gout,  
Le corps diaphane, et limpide,  
Il allait ce nu, et j'le suivais,  
Comme aspiré par son vide.  
Et j'avais dénuqué, guidé  
Par le Nu, mon fichu policier !

## J'étouffe

Rien ne me parle.  
Même les peupliers  
Tous cerclés de fer,  
Et les tristes boulots  
Tous engoudronnés  
Taisent leur feuillage,  
Muselés comme des fous.

On n'écoute plus l'arbre,  
Il ne parle pas de fric,  
Il a le sang vert et mou,  
Alors, il est différent,  
Puis il s'engoue pour l'air.

L'arbre le sait de ses pères  
La vie c'est du vent.  
Sans ce souffle gonflant,  
Tout est perdu, et se figent  
Les nuages, les poumons,  
Les éoliennes, les oiseaux  
Les avions, et nos vies...

En ville, pas de courant d'air,  
L'on crève, le visage glauque,  
Étranglé par des détraqués,  
Des maniaques de l'ordre,

Qui claquent les fenêtres,  
Apeurés par les gifles du vent.

Ces cons-là collectent la peur,  
Et récoltent de la poussière,  
Embaumant nos bâtisses  
De miasmes fermentés...  
On dort dans des tombes  
Qu'ils gardent, évidant l'air.

Putain j'étouffe, putain d'murs,  
Qui retiennent le vent,  
Putain de toits, de tuiles dures  
Qui crachent l'air au lointain.  
J'étouffe dans cette ville bétonnée,  
Où marcher sur l'herbe est prohibé.  
J'étouffe de cette vie sans air,  
On l'on respire avec des chewing-gums.  
J'étouffe de l'air conditionné,  
Où ça exhale l'odeur synthétique ;  
J'étouffe, ces parfums d'intérieurs  
Ont un arrière-goût vomitif !

Agonisant, on sort la tête  
On se jette dehors, étouffé,  
A la recherche d'air frais.  
Mais c'est sacrément gazé  
Aux nuées pétrolières...  
Traqué, où qu'on se foute...

Putain j'étouffe, j'ai l'œil gris  
Les cheveux secs, la gorge sèche.  
Je suis en apnée, inactivé,  
Je suis un drapeau sans vent,  
Une île sans eau ni plage.  
Je suis Paris sans fleuve,  
Qu'une Seine grouillante,  
Coulante de pus et d'amiante.

J'étouffe d'étrangler le monde.  
Mes longues douches me noient,  
Mes gros repas m'affament,  
Mes lectures m'aveuglent.  
J'me tue à vivre ainsi, je dérive  
J'titube comme un esquif ivre,  
Et pourtant, j'tente de louvoyer  
Contre le courant humain,  
Mais rien y fait, j'suis dedans.  
Je suis le gazeur, et le gazé !  
Le pollueur et le pollué...







# Harmonie



## Le Coiffeur

Dans une vie de poils et de chevelure,  
Est inévitable l'artiste universelle :  
Le Coiffeur, barbier, tailleur de figure,  
Qui arrange le recommencement éternel.

Des Sisyphe qui sculptent des pierres,  
Ciseaux à la main, talent aux doigts,  
On en connaît, ils exhaussent nos prières,  
Et font parler notre vie, de leur maline voix.

Déliant les langues, sans que l'on s'en aperçoive,  
Ils finissent par nous connaître, nous deviner ;  
Et c'est à l'hasard d'une question qu'ils perçoivent  
L'intense poésie germant d'entre nos cheveux coupés.

Ils se souviennent de nos voyages, de nos mots,  
Ces philosophes et leurs questions, accoucheurs d'esprit ;  
« Tu entretiens la Poésie des êtres, en ton salon clôt,  
O Coiffeur, c'est dans mes cheveux que tu lis ma vie ! »

## La Main de la Solidarité

Dans les insoutenables miasmes portuaires, à même le béton,  
Où l'espoir s'altère, dans la misère noire, et la tenace saleté ;  
Est échoué là, sur les quais du vieux port, les plages du ponton,  
Un misérable écueil, rejeté de la société, légué à la pauvreté.

Erodé par la marée humaine, et les vagues de rejets ; il sombre,  
Laisant le monde tourner rond, sans lui prêter guère d'attention.  
Naufragé, il périt hors de la société, victime du pacte du nombre,  
Qui le laisse en paix, au prix de sa dignité, de marginalisations.

Âme à terre, il ne voit qu'ombres éphémères et silhouettes  
humaines,  
Ombres d'hommes, de pieds pressés, et de pièces jetées ; tous cela  
projetés,  
A son visage, dans sa caverne isolée, faisant de lui, un autre  
domaine,  
Un autre pays, une esseulée terre de pénurie, de malheur, et  
d'inhumanité.

Son triste visage dénaturé, même si encapuchonné, tu l'aperçois,  
Il est livre jaunis de son histoire, défiguré par l'acide, par l'amer  
De la misère, et enlaidi d'une bouche béante et sinistrée,  
qu'autrefois  
N'aurait été, inapte au sourire car bercée, amoureusement par la  
mer.

Ami humain, pense cet homme à terre, rejeté, exclu, banni,  
clandestin,  
Puis songe à une main, cet amour du prochain, qui viendrait  
l'élever,  
Par solidarité, simplicité ; ce n'est que d'un geste, qu'elle  
changerait destin,  
Mettant un peu de fraternel, à sa triste individuelle ; qu'encore il  
puisse rêver.

Cette main c'est moi, c'est toi, c'est nous, c'est l'humain.  
C'est l'espoir en chacun, de refaire le monde, l'histoire,  
Et d'établir un ordre de lumière et de soleil forain,  
De solidarité et d'égalité, bien loin de la misère noire.

Il faut aider cet homme ; bien que tu crois qu'il est libre.  
Mais non ! Il n'est pas libre, non ! S'il était indépendant,  
Il voyagerait autour du globe, réalisant ce rêve de félibre,  
Mais au lieu de ça, il reste accroché à notre société, au néant.

A quoi bon l'humanité, à quoi bon d'être une espèce,  
Si ce n'est pour n'avoir d'esprit de groupe, de solidarité ?  
Et cet homme du port, il n'a que faire de tes pièces !  
Ce qu'il attend, c'est qu'on l'intègre dans l'humanité.

Maintenant comprend bien ce qui nous fait d'amour :  
Notre existence n'a de sens qu'à travers tous, elle ne respand  
Qu'en se frottant solidairement à celle de l'autre, car tour à tour,  
Nous échangeons création, vision du monde, et humaine mélodie.

Tends lui donc la main ; l'autre finalement n'est pas si  
différent,  
L'autre est aussi centre du monde, importante merveille de  
petit roi,  
L'autre mérite vraiment de vivre plus que tout autre ; tous  
inhérents,  
L'autre c'est toi, l'autre c'est nous, et c'est aussi un peu moi.

## La Musicienne

A l'ombre de la jeune fille aux yeux azurs,  
Qu'il m'est doux de rêver d'éternité !  
L'art nous éprend, et le vent nous rend pur,  
Qu'il m'est beau de l'écouter chanter !

C'était un beau tableau, une peinture d'art total,  
Il y avait là au dessus, le frissonnement des feuilles  
Dans le vent et le soleil, il y avait, en bas au végétal,  
L'odeur de l'herbe, et de ses fleurs que l'on ne cueille.

Art total, vent mélodique, le ciel était bleu, je planais,  
Je sentais cette magie qui animait ce tableau naturel,  
C'était cette mélodie des notes et de l'amour, je rêvais ;  
Voix angélique, doigts de fée, elle chantait, la Belle !

Les feuilles au vent, trois nuages blancs, sa voix douce,  
Et moi Poète, chanceux dans le beau, comprenant enfin  
Sa faculté de créer la beauté avec ses doigts et son pouce ;  
Belle, tu crée harmonie et son, ces arts naturels sans fin !

Une larme coule. Emu et dissimulé, je suis dans un univers,  
Peut être celui de l'ineffable, ou de la plénitude  
inexplicable,  
Qu'importe, c'est le tien Belle, celui que tu emporte toute  
fière,

Ici et là, en tout lieu avec ta guitare, et ton sourire adorable !  
Elle a ce pouvoir fédérateur, Ma Belle, ma jolie musicienne  
Elle a l'art fraternel, elle a ce talent d'interpréter ces morceaux  
Connus et aimés de tous, cette magie de relier l'espèce humaine  
Autour de l'émotion des sons, et de l'imagination des mots !

Tes cheveux ondulent au vent, j'inspire de la vie, O chère Muse,  
Joue-moi, chante-moi l'Ode à la poésie, qu'enfin je puisse  
Epouser ta voix douce, et planer comme une buse  
Au rythme de ton art, que tels ces papillons gais, je m'épuise.

A l'ombre de la jeune guitariste aux doigts magiques,  
Je ressens une vertu, destiné au peuple, poètes, et cœurs purs !  
Œdipe et poète, je t'imagine, et savoure ta musique,  
Oh je t'en pris Belle, joue-moi quelque chose qui n'existe pas... de  
l'obscur !

Qu'enfin, à la porte de ton Eden, ton paradis,  
Je puisse toquer, et écouter à jamais, ta mélodie !

A l'ombre de la jeune fille aux yeux azurs,  
Qu'il m'est doux de rêver d'éternité !  
L'art nous éprend, et le vent nous rend pur,  
Qu'il m'est beau de l'écouter chanter !



## La Brune Endormie

14 octobre 2009

Siégée dans la navette, genou nu,  
Alice aux cheveux bouclées, l'ingénue,  
S'assoupissait avec grâce, vénusté ;  
Affriolante, sa joue était dénudée.

Ainsi tanguait la Brune endormie,  
Bercée par des menaces de Lamie.      \*  
Le démon serpentait ses fines lèvres ;  
Apeurée d'être dévorée, elle se sèvre.

Malgré sa névrose, s'animait jeunesse,  
Sur son visage de muse, de joliesse.  
Ses cheveux caressaient sa tête penchée ;  
Le Désir n'en aurait fait qu'une bouchée.

— Qui ne serait tenté de l'apaiser ?  
Sa joue hélait le mâle, hélait baisers,  
Son beau nez toboggan sifflait détresse ;  
Assoupie, elle n'attendait qu'une caresse.

Hélas ! Alice languissait les yeux clos,  
Cœur au bras, tenant sa tête au repos.  
Elle manquait le spectacle des paysages ;  
Evanouie, la vie quittait son visage...

... Un de ces minois, refuge idéal,  
Couffin maternel, havre périnéal,  
Creusé de beauté, au nez rebondis ;  
Emu, tout front y viendrait faire nid.

Soudain, Alice au bout du rêve s'éveille,  
Ses cils clignent, folle, elle s'émerveille,  
Elle charme le fluet monde, elle l'émèche ;  
Les sourcils en arc, ses cils sont ses flèches !

## L'île d'Aix

12 novembre 2009

Aia, la Mère merveille

Caressée âprement par l'étrave,  
La mer gloussait d'écumes suaves,  
Blanchie par l'esquif, dans la houle jade ;  
Enclavée, l'Aix était une galéjade.

Ainsi s'agitaient les esprits pantois,  
En énigmes éventées, cheveux de soies ;  
L'on voguait vers l'Utopia, féconds,  
Décidés d'y enfanter nos cocons.

Enfin, les remparts se levaient, l'îlot  
Fleurissait, sous un soleil, un brulot ;  
L'on accosta le vieux port armé,  
Ultime pavois, de l'ovule embrumé.

Percée par nos passions, nos gamètes,  
L'Aia s'enivre, loin des nues, secrète,  
Et se dévoile, ingénue et torride ;  
Pour nous, elle s'étang, s'idylle, la sylphide !

Au-delà des murs de pierre, séniles,  
Les passeroles, aux doux airs juvéniles,

Telles des enfants, amènent au village ;  
Laissant prés et fragrances dans leur sillage.

Fleurés, les chemins sont des rivières,  
Confluant au cœur humain, l'estuaire ;  
La bourgade, vieillie par le sable, le vent,  
Sèche sous la chaleur salée, à l'évent.

Ici, la rose trémière, sauvage,  
Se dresse d'entre la pierre, aux rivages  
D'une marée, d'une brise, la cajolant ;  
La rue ruisselle, l'océan l'appelant.

Ce courant mène aux remparts émoussés  
Abritant le bourg, mouillant aux fossés ;  
Alors, Aia s'île, enceint de douves,  
Les pins la verdissant, la belle couve.

Et enfin, la mère libère ses enfants.  
Au soleil, le pont-levis s'ouvre, béant,  
Et les prés étincellent, chantent les grillons ;  
Aimée, voici l'aventure, marchons !

Deux Grains de Sable

Appétissant, le beau croissant aixois,  
Evente herbes et sables, il chatoie.  
Sautillant ensembles, mains conjointes,  
Dans Aix, on s'aventure, s'y accointe.

Guidés par les arômes, et nos désirs,  
L'appétence, l'harmonie du plaisir,  
Nous balade, à l'herbe sablée, aux pins ;  
J'envie tes dunes, tes pommes de pins.

Oh! l'envie de te cueillir, mon Aimée,  
M'entiche; oh! puis-je te récolter ?  
Ô Vigne, tes lèvres et ma salive,  
Font notre rosée et nous enjolive...

Il nous envoûte en son vert couffin,  
Ombreux et rafraichissant, voici Pin ;  
Gloire au dieu des fous, des éperdus!  
L'épine nous aiguille à l'inattendu.

Eméchée, l'Aix exhibe vénusté Corse,  
Son corset s'ouvre, apparait son torse,  
Et fascinent ses paysages montagneux,  
S'emmêlent pierres sèches et eau bleu.

Mer limpide, île touffue et fleurs jaunes,  
Un chemin blanc nous guide à l'aune ;

Tandis qu'une barrière boisée, cocasse,  
Tente de border l'océan -- bécasse !

Regorgeant d'alacrité, l'on sublime  
Notre désir brutal d'amour grandissime,  
Auprès des pétales, des buissons verdis,  
En crue sauvage, embrassade érudit.

Et, les sables jaunes, entr'aix et mer,  
Se craquèlent-en crevasse de pierre,  
Pansés par une marée de coquillage ;  
Laissera-t-on de nous, en ces sillages ?

Un signe d'effroi<sup>1</sup>, un vol, on s'en va, \*  
Quittant la fausse commune, bêtas.  
Puis on s'engouffre dans une sombre laie,  
Des chemins naturels, des hautes haies.

Un labyrinthe de mûre nous porte,  
Sa fragrance enrobe, nous emporte,  
Dans notre quiétude poétique,  
Notre quête d'ambrosie exotique.

En quelques battements de cils, au vent,  
Nous, les cœurs à plume, légers à l'évent,  
On s'éveille sur un dôme, au bord du vide ;  
L'infini hélant, on s'accole, livides.

Là, comme des brindilles esseulées,  
On s'agrippe, s'enracine, apeuré.  
Pour essayer de briller, on s'embrasse,  
Et s'aime, à la mer des Sargasses.

Loin de tout, figé dans l'immensité,  
On s'invente un monde, une vérité :  
Toi et moi, on est deux grains de sable,  
Plus fort que la marée, que l'instable !

### Songe d'une Nuit Aixoise

Une nuit. Mer déchainée, lune pleine.  
Dans la prairie, se perdent nos haleines,  
Tandis que couché, l'on saigne les éléments,  
On ébranle l'île, par l'enfantement.

Lorsque je t'effleure, O déesse sacré,  
J'envie et vénère ta fertilité,  
J'ai ce désir lointain de fuite terrestre,  
De dégoût social, de licence rupestre.

Au milieu de l'infini inhumain,  
On refait le monde, on le repeint.  
Fougueux et créatifs, on centralise ;  
Aix, cœur mondial, on l'éternise !

Du déchirement des peaux, du nacr'heur,  
Né l'art de créer un monde meilleur ;  
Notre cocon rose éclot et vibre,  
D'Aix s'érige un monde d'hommes libres !



**Aubes**



## Bise du Destin

J'admire l'étoile de mer au ciel,  
Et je pense à ta tristesse.

Dit, serait-ce elle,  
L'ivresse ?

Ta tristesse serait-elle l'ivresse  
Qui souffle et gèle le ciel ?

Car, il étouffe  
Le monde.

Un léger gel d'impuissance abonde  
Et flagelle l'air, m'essouffle,

Je suis voyageur,  
Du matin,

Une flamme rougie à l'amour mutin,  
Et toi une déesse, fraîcheur,

Belle à réchauffer,  
A doucir.

L'allée pour ton cœur, pour radoucir,  
L'erreur s'y est insufflée,

Je n'avais pas,  
Reculant.

Hélas ! le mauvais sens, pétulant,  
M'a égaré, au trépas,

Pauvre destiné,  
Révolté.

## Elévation

Ce matin, je perçois l'amour avec envie ;  
Des geysers de chair, de nectar, me jaillissent  
En bouche, j'en salive, et au temps, j'envie  
Ta beauté élancée, et désire ton esquisse.

Ainsi va l'amour ! je me plais à t'aguicher,  
Charmer tes joues, éveiller tes émotions,  
Et accomplir tes aspirations, t'émécher,  
Pour t'élever à l'hauteur de mon affection ;

Et t'y choyer, au couffin de ma tendresse,  
Te couvrir là-haut, O mon aiglon, ma Déesse !

## Consonance

Mais tu l'es, tu es ma bien-aimée !  
Nos doigts fluets sont déjà alliés,  
Nos lèvres se sont déjà embrassées,  
Nous sommes l'œuvre et sa poésie ;  
Je suis les mots, tu es la vie !

## Puisage dans la Joliesse

Tes jolieses sont des joues,  
Et tes joues des abricots.  
Sur tes deux bouches, je joue,  
Le loisir de ma vie y éclot.  
Car vois-tu, la poésie  
Se puise aux plus beaux puits :  
Au sel de ta salive,  
Au miel de ton nectar.  
O ma muse qui enjolive,  
Qui envoûte, et égare,  
Je survis pour ta beauté,  
Papillon pour me nourrir  
De ton doux pollen poudré,  
Ta fécondité à chérir.  
Sain et heureux soit l'être  
Se nourrissant de pureté,  
De poésie des êtres,  
Il créera légèreté !

## Chloris & la Fleur

Heureuse aube chère Chloris !  
Debout ! S'est finie l'héspéris,  
Un drame t'attend, révélé  
Par le jour, la douce clarté.  
Une nymphe est sans-vie,  
Son fertile corps décrépité.  
Elle en fit jaillir une tige,  
Prenant racine, vestige,  
Dans les lèvres, moribondes.<sup>3</sup>  
Naissait Fleur, rubiconde,  
Aux couleurs du visage mort,  
Jadis coquelicot, qui dort...

« Que tes pétales éclosent,  
Clama Chloris, que t'arrose  
L'éphémère ! qu'ils étincellent,  
De rayons colorés, pastels ;  
Je les ornerai à l'éternel,  
Dans mes enivrés pensées,  
Buveuses d'accidentel !  
O Fleur, t'ait donné la beauté,  
Par Aphrodite, et le parfum  
Par Dionysos, dieu-défunt.  
Qu'importe, tu es si belle ;  
Ta sève est vigne, tu ensorcelles !



## La Petite Note

16/12/09

Par delà le temps, une vibration  
File l'air, saisissant l'émotion.  
Une petite note émoustille  
Les cœurs, et mousse le trille<sup>1</sup>.  
Cette éparsée pensée, innomée,  
Petite note de l'arbre germé,  
L'arborescence de la passion,  
S'accroît selon les doigts effilés  
Du musicien, de toi, des affiliés.

Mais voilà, la légère note s'échoua  
D'entre les mots d'un livre, juste là,  
Dans l'interprétation d'un rêve,  
Toujours actuel, vivant sans trêve.  
Ainsi me parvint cette note suave,  
Et mon créateur, par son octave<sup>2</sup>,  
S'illustra génie du son et de l'air,  
Allant jusqu'à émouvoir son fils,  
Par delà le temps, par delà son ère.

Jadis, se promenait une petite note,  
Affolant instruments et litotes,  
Conglomérant d'entre les chœurs,  
Délivrant les passions et les cœurs,

Jusqu'à devenir mélodie, accords,  
Composée en quelques mots, alors,  
Bravant l'horrible temps qui essaime  
L'oubli ; et entraîne mes lèvres émues :  
« Ô mon créateur, comme je t'aime ! »

*Que penser du temps qui efface  
Inexorablement comme une caresse  
Les souvenirs auxquels nous sommes attachés  
Sans sentiment*

*Une petite note de musique se promenait sur la portée.  
Un musicien en tentant de l'attraper  
de son instrument se mit à jouer  
On entendit de par les monts les sons résonner  
De partout les gens sifflotèrent l'air  
Cette mélodie avec une phrase je l'ai accordé  
Voici les mots qui la composaient  
« Catherine ma chérie je t'aime »*

## Berceau

Minuit, un cri déchire la nuit  
Du berceau, un poing se brandit  
Un enfant qui cri, à l'instinct  
Dans le silence, l'indistinct  
Elève la clameur de la vie  
Seule, dans la nuit infinie  
Il hèle sa jolie mère dormante  
Clamant à l'aide ! à son amante  
Toute la nuitée, de cris épars  
Pauvre enfant aimant, cauchemar  
Ereintant sa créatrice, forcé  
Par sa condition de bébé  
Astreint de fendre le calme  
Revendiquer sa vie, son âme  
Incomprise, hélant le maternel  
De la compagnie, une étincelle  
Dans les petits yeux de sa mère  
En ne comprenant pourquoi guère  
Sont-ils tantôt très coléreux  
Tantôt bleus clairs très amoureux  
Enfant orageux, il tonne, pleut  
Pleurant son matricide, s'émeut  
Puis s'endort enfin, se réveille  
Aux premières lueurs du soleil  
Les yeux rougis, l'air somnambule  
Maman accoure, son ombre ondule

Sur le mur sa chevelure flotte  
L'enfant rit, elle est rigolote  
Maman, ses cheveux chatouillent  
Et caressent, il en gazouille  
L'oisillon, émouvant maman,  
Qui alors se penche tendrement  
Et lui susurre, le rassurant :  
Chéri, je t'aime toujours autant !

## Bouille-en-train

Sur un siège en bulle,  
La quiétude aux yeux,  
L'enfant dans les bras,  
Au couffin maternel,  
Est sustenté, nourrie,  
D'une purée orangée,  
Un petit pot carotte,  
En un melon évidé.

Et ses cheveux blonds  
Bouclent, tournoient,  
A chaque orangeade,  
De sorte que fleurit  
Une belle orangerie  
Dans sa chevelure  
Alors teinte jaune,  
Maintenant rousse.

Toute calme, suave,  
La bouille en bulle  
S'engoue à sourire,  
Au tissu la caressant.  
Elle glousse de rire,  
Quand le fin tissu  
Lui débarbouille  
Sa bouille d'enfant.

Tendre, lumineuse,  
La jeune diaphane  
Est une belle fillette,  
Une lune gloussant  
Eclairant la grisaille.  
Joyeux joyaux riant,  
Son lapin, blanc-neige,  
Lui sourit, rassurant.

Merveille de l'enfance,  
La petite dans le train,  
Cri, rappelant à tous  
Leurs premiers mots,  
Et amène de la vie,  
Dans ce triste wagon  
De visages ternis !

Assez bavarde, criarde,  
Parle la boute-en-train  
Poussant à la gaieté ;  
Mignonne, délicate,  
La bouille-en-train  
Charme et attendrit,  
Puis s'endort, sourit,  
Câlinant son lapin.

Câlin lapin câlin,  
Il était cotonné  
Et elle, amoureuse !

## Embardée

J'ai glissé sur la neige,  
Et j'ai attrapé un train  
Déclinant vers l'égout,  
Le chemin pour la Zone.  
Sur les rives, un chien  
Attaché à la boucherie,  
Un poissonnier tenant

Un marin larmoyant, et  
Des réverbères fleuris,  
Défilant, se mélangeant  
Avec la vitesse, ivre,  
Et la neige virevoltante  
En poésie colorée, vite  
Belle et blanche, jusqu'à  
Eblouir la vue, l'embuer.

Le vent se lève, souffle,  
Et la rue s'ennuage, et  
S'emmêlent les images  
Puis le ciel semble au sol  
Et les arbres flottent,  
Entre gris et blancs,  
Au flou de la neige drue  
Qui affole les pensées,  
Et puis s'en va, lorsque

Le sel l'a fait laide boue.

Que l'affliction enfantine  
Trouve doux réconfort,  
La neige ferme l'école,  
Puis vite transforme,  
Cartables et manuels  
En luges improvisées !







**Neiges**



## Jeu Blanc

7 janvier 2010

Cette nuit l'enrhumée lune  
reçue avec surprise  
l'étoile polaire,  
petite particule  
charmante poussière.  
Etonnée, la lune éternua  
et retourna la boule à neige.  
Au petit matin,  
les enfants s'émerveillèrent  
le monde était un jeu  
Un jeu blanc.

## Le Fantôme de Neige

Le fantôme de neige  
amat d'amusement  
à en effrayer, repousser  
les sérieux austères.

Un sourire, deux fentes  
le fantôme de neige  
un pli de drap d'amour  
exhalant, haletant  
l'ivresse folle  
d'une soirée d'hiver.

## Jeux d'enfants

Une automobile  
Immobile  
Et sa coiffe blanche.  
Ma main caresse  
Et t'envoie  
Une avalanche folle,  
Ensevelissant  
Tes cheveux de blé.  
Un jeu d'enfant.  
Une robe sous bois  
Et nos pieds  
Sous sa jupe.  
Qu'il fait froid  
Dans la profondeur  
De la neige vierge.  
Le jeu est de rouler,  
En perdre la tête,  
Et ses doigts, ses pieds,  
N'en garder que la joie.  
Un jeu d'enfant.  
Des neiges, des jeux,  
Se tenir et courir,  
Trébucher, s'hausser,  
Seuls les liens joués  
De ceux qui s'aiment  
Ne seront fondre.

L'infini en boule,  
Roulent roulent  
Les jeux d'enfants.



## Chemineau

J'ai l'impression  
De ne plus vivre  
Chez moi.  
Ca me plait.  
Je vis dans le train  
Et dans tes bras.

## Coton

Les sapins enneigés  
tous joyeux  
retrouvent enfin  
leur manteau perdu.  
Alors les cycles  
bicyclette et vélos,  
se couvrent  
de guirlandes de neige.  
Et dans le train bondé  
S'entassent les bonnets  
Echarpes, pardessus  
Gants et moufles  
Qui parlent, reniflent.  
Plus la neige tombe  
Plus s'affole le monde  
Et l'hiver s'habille  
De coton.

## Boule à Neige

Etrange époque  
Où la nuit  
Le ciel est blanc  
Et le sol neige.  
C'est à se demander  
Si le monde n'est pas  
Une boule à neige  
Et nous les fous  
Qui le secouons.  
Comment vivra-t-il  
Le dernier des nôtres  
Lorsque la glace  
Nous aura emportés ?  
Pensée d'une époque  
Tragique et folle  
Aveuglé peut-être  
Par l'angoisse, liberté,  
De braver un destin  
Qui nous dépasse.  
Boule d'époque,  
Tragique neige,  
Les glaciers fondent,  
Et nous emportent.  
S'effacent nos pas  
Lors des vents glacials,  
Des nuits de Neiges.

## Il a neigé dans la nuit

On dit souvent  
que la neige fond  
qu'au temps  
elle ne survit,  
alors qu'elle se sert  
s'enlace, renforce  
ses liens, raidie,  
meurt presque,  
d'agonie collective  
dans un souffle  
de peuple, flocons,  
quand nous, humains  
périssons seuls, épars.  
Il a neigé dans la nuit,  
le jour change, brille,  
nos quotidiens muent,  
la neige scintille.  
Et nos imaginations,  
sauverons l'instant  
après cette nuit où  
s'effaceront nos rêves.  
Je puis avec elle  
m'associer, me lier  
pour l'aider à s'unir  
j'en ferai un piano  
et nous valserons

dans les pas d'Amélie  
tourbillonnant, ennuagé  
comme ses trains fous  
ignorent les quais,  
dansant, partant loin  
et s'excusent, laissant  
de la vapeur de neige  
dans leurs sillages.  
Cette nuit, il a neigé,  
L'aube exhalait la rose.

## Des Ombres dans la Neige

Cycliste dans la nuit,  
Perdant haleine  
Cherchant navette  
La fraîcheur embrumait  
Palpitait l'aventure.  
Et dans la forêt, à côté  
S'agitèrent des drôles  
Des ombres à pattes,  
A quatre, en meute,  
Ombres dans la neige,  
Sangliers peut-être,  
Puis s'éclipsent,  
Comme des lunes  
A l'assassine lumière  
Du réverbère-levant.







# Séditions



## Echos libertaires.

Dans les rues parisiennes, résonnent encore les échos fraternels,

Le chœur uni de maintes foules d'insurgés,

Bravant la pluie et le fusil, l'ordinaire et l'autorité.

Comment marcher dans ces rues sans crier à son tour,

Sans se joindre aux spectres bouillonnant de leur sur-réalité

?

Partout où l'ordre qu'ils ont combattu triomphent, où les produits aliènent l'humain,

Leurs chants graves grouillent parmi les pavés, appellent à ton cœur,

Et embrument l'air en ce-quelque-chose révolutionnaire, ce nuage du retour à l'incertain.

Où tu craches mourait un homme, où tu désespères chantait l'espoir parmi la misère,

Où tu souris se levait un poing ; n'entends-tu pas cette clameur, cet éclair des sens ?

Imagine ces mots les alliant, songe main contre cœur à cette musique révoltée !

Chaque matin était l'aurore d'un jour ordinaire, et pourtant,

Une étincelle naissait du néant, une poésie reliait les êtres !

Que ton impulsion créatrice t'exalte, tu as ce génie de penser le monde pour le mieux ;

Chante fraternellement, l'unique propre de l'homme est de se révolter !

## L'île des Justes

Perle des Caraïbes  
Haïti, île affranchie,  
Ayiti<sup>1</sup>, libre-beauté,  
Ilot des montagnes,  
Perdue, en l'océan.  
Petite vétille, aporie,  
Elle sombre, l'utopie,  
A la colère des sorts,  
Des tempêtes, vents,  
Séismes, pluies, dieux,  
Despotes et conflits.  
L'injuste asservie et  
S'acharne sur l'ilot,  
Avec l'ironie cruelle  
D'un Duvalier, félon.  
Peuple et île le sont,  
Une poupée vaudou  
Saignée fatalement,  
Par l'ironie, sauvage.  
Or, dans la détresse  
De l'île des Justes,  
Pour un œil étranger  
N'est visible que soi,  
Dans un reflet, ignorant  
Histoire et séditions.  
Et pourtant, là-bas,

Les esprits, séditieux,  
Jadis, soumis, traités,  
Par le mercantilisme,  
Par nous, européens,  
Se sont rebellés, fiers,  
Ecrasant le fouet blanc.  
Dans les nuits, le feu  
Libérait les hommes,  
Brulait les marronniers.  
D'entre les flammes,  
Dissonaient les cris et  
Haïti hurlait, à la liberté,  
Ebranlant Paris, insurgée.  
Ainsi l'audace de la perle  
Imposa l'Abolition, et  
S'érigea une république  
D'hommes libres et noirs.  
Un séisme sur l'île des justes,  
Le premier au monde, qui  
Rappelant le coût des droits,  
Clame qu'il est le berceau  
De l'universel, du respect.  
Or, son destin nous avertit  
Que sans harmonie, poésie,  
L'élan libertaire échoue,  
Profitant à la dictature,  
Dans laquelle la misère  
Puisse le tragique, l'absurde.  
Pour élever l'île des Justes,

Oh non il ne faut pas,  
Pas la nourrir, l'envahir,  
Mais continuer à œuvrer  
Pour que le rêve se réalise,  
Qu'enfin Haïti s'accomplisse,  
Et concrétise ce qu'elle germe :  
L'harmonie d'un peuple libre !

## Le Chant des Révoltés

D'entre les murs, les rues de Paris,  
Résonnent des échos fraternels.

Le chœur uni des Insoumis  
Gronde toujours, coéternel  
A notre Mémoire, notre vie.  
Ils sont morts, les anarchistes,  
Bravant la pluie et le fusil,  
Morts pour se faire artiste,  
Pour changer la vie et s'allier.

Leur triomphe fut d'agoniser!

Seuls dans leur quotidienneté,  
Ils subissaient la misère, cois.  
Mais cultivant la liberté,  
Leur révolte défia la loi.  
Jadis, ils fomentaient<sup>2</sup>, ardents,  
Sur les barricades, les poutres,  
Surpassant leur pauvre présent.  
Dans les villes, ports, et outre,  
Leur combat fut d'attiser,

Leur triomphe fut d'agoniser !

Leurs vies étaient anodines,  
Mais l'Ordre, en leurs ôtant,  
Enleva leurs tristes sourdines ;

Ils trouvèrent une voix, un chant.  
Ainsi retentit leur parole,  
Jusqu'à nos cœurs chantonnant ;  
Leurs spectres s'échappent du sol,  
Et nous exhortent, nous accolant,  
A s'éveiller, se révolter,

Leur triomphe fut d'agoniser !

Là, où l'injuste domine la vie,  
Les chants soulèvent les pavés,  
Et l'air s'embrume, inassouvie,  
L'incertain s'agite en nuée.  
Où tu craches, mourait un mutin,  
L'espoir vainquait la misère.  
Où tu souris, s'élevait un poing,  
La vague domptait la pierre.  
Ouïes-tu cette clameur d'émeutier ?

Leur triomphe fut d'agoniser !

Chaque matinée était l'aurore  
D'un jour ordinaire, trivial,  
Pourtant, une étincelle, alors,  
Naissait du néant, fatale.  
Une poésie liait les êtres !  
Que ton impulsion créatrice  
T'exalte, tu as de tes ancêtres  
Ce génie pensif de justice.



Chante, le propre de l'humanité

Est de se révolter ; avec fraternité.

Ainsi morts de leurs folles idées,

Leur triomphe fut d'agoniser !

## La Folie de Vénus

Ma Vénus, je veux que tu sois folle et heureuse,  
Je veux que tu te moques de la fatalité !  
Car il n'y a que dans la révolte désireuse,  
Et la mélancolie, que l'on trouve pure gaieté !

*Révolte-toi, sublime-toi d'art devant tes affins,  
Que tu t'imposes et brilles de finesse, de folie !*

Emplie ton cœur de lumière et d'amour, afin  
Que tu puisses oublier les ténèbres des conflits ;  
*Révolte-toi, sublime-toi d'art devant tes affins,  
Que tu t'imposes et brilles de finesse, de folie !*

Ne prend plus la vie au sérieux, elle n'est plus rien,  
*Révolte-toi, sublime-toi d'art devant tes affins,  
Que tu t'imposes et brilles de finesse, de folie !*  
Et tu la verras irrationnelle et jolie !

De la déraison Vénus ! Montre-moi ta folie,  
*Révolte-toi, sublime-toi d'art devant tes affins,  
Que tu t'imposes et brilles de finesse, de folie !*

## Nostalgie Assassine

*Un Homme brisé.*

« J'ai envie de tout foutre en l'air !  
J'ai envie de crier, de me libérer !  
De hurler à ceux qui peuplent mon désert,  
De me rejoindre, accourir, et me retrouver. »

*Un espoir aiguisé.*

« Revenez mes frères Exilés ; Ensemble,  
Nous rattraperons les regrets du Temps !  
Nous crierons notre triste joie – tremble,  
Assassine Nostalgie ! Je suis ton Printemps. »

« Revenez mes frères Exilés ; . . . . . de l'Ombre  
A l'éclair, partageons notre Mélancolie du néant,  
Faisons de nos déchirements un bel art sombre,  
Un art du Temps perdu pansant le Chagrin béant ... »

*....De notre Nostalgie.*

« Revenez mes chers frères Exilés ;  
A boire jusqu'à ne plus raisonner, dans l'Absurde,  
Dans le déraisonnable, on se retrouvera démêlés,  
Et on se sentira plus humains, qu'esseulés d'absurde ! »

*Encore seul, il s'effondre, dans le néant, assassiné.*

## Regard sur le Louvre

Je contemple le palais du Louvre, assis.  
Une vague d'admiration me submerge ;  
D'entre les pierres et les statues, ici,  
S'élèvent des chants exaltés, émergent  
Des fragments d'histoires glorifiées,  
Occultant sujétions, misère populaire,  
Sur les toits pas d'artisans, de sujets,  
Mais des nobles, princes de l'arbitraire,  
Des enfants-dieux, jeunes triomphants,  
Glorifiant l'aventure juvénile, oisives,  
Protégés par de doux anges, soulevant  
De leurs ailes, les toitures massives.

C'est l'idéal au ciel, le profane au sol,  
Les puissants divinisés et sacrés,  
Et la misère aux cachots, aux sous-sols ;  
L'homme n'y a d'art que sa noble lignée.  
Mais parmi cette musique ennoblie  
Dissonent les plaintes de la foule.  
Les bâtisseurs de l'œuvre, à l'oubli,  
Triste forçat que l'histoire refoule,  
Sont dépourvus de représentation.  
Ainsi va le nuage, ignorant la plaine,  
Dans son ombre, s'efface la nation,  
Ne survivant à l'éternité inhumaine.

A l'estuaire du palais, après l'arc,  
D'étranges jolies déesses dénudées  
Emoustillent l'œil, attirant au parc.  
Leur allure atemporelle, bombée,  
Evoque l'universel, l'asocial.  
Ainsi, la féminité serait-elle,  
La seule beauté reconnaissable,  
L'invariante aux seins, la belle  
Aux hanches fertiles ? La joliesse  
Divine est celle de la femme triviale.  
Alors qu'elles sont toutes déesses,  
L'homme du Louvre se déguise d'idéal.

## Rêve(rbères) brisés

Sur la route,  
Dans un monde  
De piétons, la nuit.  
Ici on marche  
Sur les grandes voies  
Et roule  
Sur les trottoirs.  
Ici on existe,  
Ici on chante,  
Sur la route,  
Dans la nuit.  
Ici on change la vie,  
On l'élève,  
On brise les réverbères  
On libère le ciel !  
Sur la route,  
Dans la nuit,  
On change la vie,  
On libère le ciel !  
Ici c'est ta révolte,  
Ici chante les Justes !

## Méclair

Je viens de partir.  
Je me sens léger,  
Je flotte dans les nues.  
La nuit me possède  
Et m'évapore les idées.  
Il me semble voyager  
Dans un petit nuage.  
Qui me berce, me berce  
La tête qui dort,  
Qui oscille, qui balance  
Entre deux épaules,  
A l'heure des marées.  
Je suis une bouée  
Dans l'éclair parisien.  
Je suis au Méclair,  
Filant au vent ...

## Décollage

« Faut que j'm'arrête au caniveau  
Et que j'm'étale dans la rigole.  
Ouais, j'suis encore v'la loin,  
Et ce fichu vent m'en veut.  
T'sais, j'veux m'effondrer,  
Me casser la gueule, point.  
Puis moisir sur le trottoir,  
Et m'y laisser, tout blasé.  
J'me vends au monde, quoi,  
J'décore le goudron usé,  
J'me dépèce sur l'autel gris.  
Comme une vieille bière  
Bonne à jeter à la mer,  
Comme un vieux mégot  
Fumé puis jeté à l'eau. »

« T'arrête pas, vole ! »

« Mais oui, allez,  
Je tente le décollage »

« Comme E.T »

« Et c'moi dans le panier,  
Mais qui pédale ? »



« La vie ! » \_\_\_\_\_

## Volley

Je regarde douze types  
Autour d'un filet blanc.  
Moi ça m'fait penser  
A la pêche et à la mer.  
A des vagues bleues  
Gorgées de poissons,  
Où le soleil brille  
Et nage, s'échevelle  
Ta chevelure sablée.  
Bref, ils m'fatiguent,  
Avec leur filet d'volley.  
Ils m'font larmoyer,  
Et moi j'arrête de nager.  
Je sombre, aux gradins.  
Reviens-moi, viens donc,  
Avec ce filet, me repêcher.

## Baluchon

« Quand je voyage  
J't'embarque toujours  
Dans mes bagages.  
Et même, tu sais,  
Si j'me la jouais  
A la Lévi-Strauss  
En Amazonie,  
Avec mon calepin,  
Mon stylo, et tout,  
Moi j'trouverai  
Toujours moyen  
De te dépêcher,  
Une petite lettre. »

« Joue-le, fais-le  
A la Into the Wild.  
Tu es mon chef-d'œuvre”

« J'me sens tout beau  
Maintenant qu'tu l'dis.  
Tu m'donnes envie  
De bruler mes euros. »

« De sauter du haut  
D'une falaise terreuse »

« De ruisseler en kayak  
Le Rio Grande »

« Manger des plantes  
& mourir »

« Abandonner sexe  
Et volupté  
Pendant deux ans  
& mourir  
Les yeux aux nues ! »

## Cils en Flèche

En m'baladant sur l'avenue, j'ai cligné des cils.  
Et les réverbères ont éteint leur étoile.  
Chaque matin j'espère en avoir fini avec eux,  
Mais ils remettent toujours ça,  
Ils se la jouent firmament urbain.  
Ca leur va mal à ces sots,  
Ils sont faits pour être brumisateur,  
Et enivrer les rues de nuages rosés.  
Mais ça n'a pas plus à ces cons en auto,  
Ça les tentait plutôt de polluer le ciel  
En plus de l'air et des poumons.  
Et depuis j'fous la pagaille gaiement  
A toujours cligner des cils.  
Puis, les autos s'en perdent,  
La ville en phares, ça leur suffit pas.  
Elles s'enracinent dans le goudron,  
Toutes perdues, et au gré du temps,  
Elles ont les pneus en fleur.  
Ca monte, ça s'entortille  
Sur la carrosserie, et l'auto finie  
Dans le lier et le bois.  
Alors moi j'cligne de l'œil,  
Et j'verdie l'asphalte.  
Puis j'm'enfuis en train, sauvé.  
C'est qu'ça grouille aux fenêtres...  
J'les vois, d'mes billes d'chemineau,

Le réverbère c'est le genre à pulluler  
Sur les versants et les massifs  
Comme des boutons blancs.  
Heureusement, ça flippe face aux arcs,  
Alors moi je cligne mes cils fléchés,  
Je vise, je tire, et je transperce !







**Paris**



## Travailler

J'vais à l'université, là-bas.  
Le trajet est long, et j'dors.  
Entre deux comas, j'vois.  
Et des types d'humains  
Apparaissent en face d'moi.  
C'est cauchemardesque.  
J'avais un beau spécimen  
De squelette cravaté  
A cheveux blanchâtres.  
Mais il s'est éventé  
Dans la marée des halles.  
L'odeur l'a hélé, p't'etre.  
Il me reste mon gros  
Mon Bourge' à joue rose,  
Qui tient sa serviette  
Comme une de gangster  
Pleine de billets tout verts.  
Ding, v'la qu'on arrive.  
L'œil rougie et perlant,  
Je m'en vais travailler...

## Un Chat à Clignancourt

A la fac,  
On fait même cours  
Aux chats.  
Un roux se balade  
Entre nos jambes.  
Il nous égaye,  
Apporte du dehors.  
C'est l'air frais  
Le petit-pousse  
Du printemps.  
Moi j'le visualise  
Comm' une lune rousse.  
On a tous ses idées.  
Nous on parle de Jeunesse  
Et le v'la tout orangeade  
Et pétant, nous pétillant  
Aux yeux comme un soda.  
Ah ! c'qu'on a soif  
Du printemps, maintenant !  
Depuis, j'me suis j'té dehors  
Le genre poivrot,  
Et j'ai siroté l'air  
De Clignancourt.  
C'est comme boire  
De la vodka pure,  
Ça écœure et ça étouffe

Mais bordel,  
C'que ça enivre !

## Est-ce que les fleurs dansent ?

Est-ce que les fleurs dansent ?  
Qu'est-ce donc que danser ?  
Pourquoi cela inspire-t-il  
Une beauté, une harmonie ?  
Une fille, une fleur qui danse  
Avec une mélodie et un corps,  
Ne suit-elle pas un courant qui l'emporte ?  
Danser danser, et danser,  
A en s'en perdre, à s'épuiser,  
Pour se sentir vivre, pour exprimer,  
Pour suivre l'âme de la vie.  
Et si s'épanouir harmonieusement,  
C'était cela, danser ?

## Framboises

Cueillir des framboises  
nous le ferons ensemble  
Oh tu les aimes tant  
qu'ça t'rend tout fruit  
qu'ça t'fais tout rouge  
Lorsque je sens ta peau  
ça me sucre au nez  
je salive et j'm'en mord  
Et j't'en parle pas, oh non,  
quand j't'imagiiiiineee  
j'te vois toute bellleeeeeee  
j'te vois toute framboisee !

## **Soulève ton lit alors que tu dors dessus !**

Quand je cours vers elle  
Je me sens petit garçon,  
Et lorsque j'atteins ses bras  
Je grandis pour devenir son dieu.  
Ah ce que c'est drôles d'aimer  
Cette fille, cette égérie.  
J'ai besoin de l'élever  
Au-dessus d'elle à chaque instant,  
Alors que tout mon être  
Repose sur elle.  
Essaye d'épanouir ton aimée :  
Soulève ton lit alors que tu dors dessus !



## Twist

Alors on va twister  
Mon aimée,  
S'oublier  
Ecumer sa fierté,  
Claquer des dents  
Et des pieds,  
S'exalter  
Tournoyer,  
Jusqu'à la démente  
L'éclat !

## Etoile du Vagabond

Cette nuit, je suis parti, aimée.  
Sans éteindre les ampoules,  
Sans clore mon vieux blouson.  
Je m'en suis allé en voyage,  
Je suis parti quêter le bonheur.

Je n'sais si le bon chemin  
Est au bout de mes pieds.  
Ca me parait trop sombre  
Pour aller à ta lumière blonde.

Mais qu'as-tu donc, nymphe ?  
Est-ce un jeu,  
Te caches-tu ?

Ton absence m'angoisse,  
Un mal me ravage.  
Oh je t'en pris,  
Reviens dans mon ciel.  
Tu étais le seul astre,  
L'étoile du vagabond,  
Qui défiait l'anomie  
La noirceur moderne.  
Je suis désorienté sans toi.  
Je t'aime.

## Pommiers

Ce jour a une odeur  
De printemps.  
La tiédeur caresse  
Les joues,  
Le soleil pêche  
Dans l'eau,  
Et les nuages  
Sont tout blancs  
Comme les fleurs  
Des pommiers  
Au printemps !



# Voyage en Virginie



« **V** pour ... ! »

Victoire ma Virginie !  
Je suis dans le wagon,  
Les jambes en v,  
Essoufflé, l'œil éveillé.  
Je vis notre vaillance  
Et notre amour élevé.  
Ve t'aime ma v, vénus,  
Ma volupté vanillée.  
Vive notre volonté !  
Il vacille encore  
Le vallon éventé.  
Vite, nous avons  
S'envolions les bras  
En v, qui battent  
Comme volent  
Les légers avions et  
Les enamorés envolés.  
Là, la vallée en Pré vert,  
Où le vent, et nos Paroles  
Ont soulevé les végétaux,  
Le colza valsait et nos voix  
Se voilaient, s'aggravaient  
A l'effort nos voix graves  
Et nos gorges viciées  
Essoufflaient nos vélocités.  
Dans notre vallée vacillent

Les vaches, les légumes  
Et courent nos pieds veloutés  
Eventés par l'amour velouteux  
Ton amour ma v, vénus, vénusté  
Celui viager celui qui vit la vie  
Qui envole et vide le vin,  
Qui s'écrie enivré  
Les bras levés en v,  
A la vie, la volupté :  
« V pour ... ! »



## Le village perché

Je grimpe  
Par les champs.  
Eh bé !  
Il en faut  
En donner  
D'la pédale  
Pour s'aller  
Là-haut,  
Jusqu'à toi.  
Sur la colline  
Hèle, brille  
Ta vénusté !

## Gourmette

J'ai une chaine au poigné.  
Parait qu'c'est appelé Gourmette.  
Moi j'y vois rien que du fer.  
Mais p't'etre que j'me goure.  
Ca m'y fait joli ça me brille.  
Puis c'est en métal d'amour  
C'est-i dire c'qu'est en solide.  
C'est carrément tripant tu vois,  
Sa liberté c'est mon bras.

## Je te veux

Je te veux

Que jte dis pendant qu'on s'dance

Tes yeux avalent les miens

Alors j'te tiens les mains

Et j'te vois comme une poupée au vent

T'as la bouille fraîche et les ch'veux volants

Tout fougueux j'te l'redis

Je te veux

Toi ta bouche et tes yeux !

Et tu m'zieutes aguicheuse

T'as les pupilles heureuses

Dedans c'est le voyage d'Alice

J'vois les grandes plaines dans tes iris

Et moi je plane ton espace me libère

Je m'jette à toi à tes lèvres

Et quand qu'on s'embrasse on joue

De l'harmonica vibre et s'envole d'entre-nous !

## Apprivoiser sa Secrétaire

Je me sens planer et léviter  
Je m'élève jusqu'à toi  
Prend l'image de la plume  
Qui s'arrache du sol  
Pour trouver tes cheveux  
Je veux être avec toi  
Te suivre comme le vent  
Mène le bateau en mer  
Jveux être ton Jiminy Cricket  
Et t'aider à tapoter ton clavier  
J'veux m'en aller à toi  
Surgir à ton écran  
Appeler ton standard  
Sortir du distributeur  
A la place d'un soda  
Et te surprendre  
Etre ta pause sourire  
Et t'aimer follement  
Pédaler jusqu'à toi  
Qu'importe la pluie  
Je t'aimerais à vie  
Comme dans Jeux d'enfant  
T'es l'air qui me manque  
T'es mieux que tout  
Mieux que la vie  
Mieux que la poésie !

## Tambamour

Pourquoi que je t'aime ?

Pourquoi que chuis heureux ?

Parce qu'au soleil tes cheveux sentent la vanille chaude

Et moi je sautille comme du popcorn

Quand on s'zieute tu gusses de rire

Parce que tu vois je te sens vivre

Et moi sous ta peau j'entends les tambours amazones

Qui battent le sang de tes joues tes seins rougis

Et la jungle et les bororos qui m'montent à la tête

C'est la fête du maïs ça pop boum bam boum

Alors j'pédale au tempo d'ton cœur en chamade

Aussi loin que ton tambamour m'emportera

## Tornade

Les cheveux au vent tu twistes  
T'as la jupe rouge et les cuisses  
Tu swingues à 200km/h sur l'auto A  
T'es Marilyn Monroe t'es Shakira  
Ta bouille c'est d'l'orangina rouge  
T'es une tornade qui danse et bouge  
Et dans ton souffle d'aspirateur 2000  
Je twist entraîné dans ton asile !

## Viens à l'aventure

Viens à l'aventure

On chantera à en perdre la tête

Serre ton vélo nous partons

Le colza nous éblouit

Et on les quitte comme

On tourne le dos au soleil couchant

On retourne à la ville

En emportant le vent des champs

Serre bien ton guidon

La descente est fugueuse

Dresse-la en chantant

Tes cheveux en lasso

Allez fait galoper la gomme

Va les pneus au trot

Viens qu'on monte en s'éclatant

Qu'on s'moque de la côte

Viens on se poile qu'elle se vexe

Prend tes jambes à tes roues

Et donne tout ton repas ta tristesse

Ton souffle tes kilos tes muscles ta vie

Puis en haut comme un oiseau

T'es tout déplumé tu voles ouais tu flottes

Sur ta selle t'avance sans toucher le sol !

## Boite à mot.

Ce matin, la boite rosée  
Celle de l'aube  
A craché un nouveau mot.  
Flèche.  
C'en est un qui file l'air  
Qui est à la recherche  
Un qui cherche la chair.  
Il est acéré comme un arrache-cœur  
Et fugueur comme un attrape-cœur.  
En pensant à lui,  
Les yeux énamourés s'arment  
Et la passion s'envoie en guerre.  
Ce mot il saigne,  
Parfois même il gicle.  
Flèche est un mot dangereux  
Il pique aux yeux.  
Il pétille aux pupilles exacerbées  
Flèche est rèche, bêche et marteau  
Il s'obstine à filer  
Vers un point visé  
Une cible à dérrouiller.  
Il est mule et cheval  
C'est un cavaleur en cavale.  
Une vétille qui charme  
Les colosses et les titans  
Et les soumets, les anéantis.



Flèche il tue, il trou l'cul.  
Dès que tu l'as vu,  
C'est fini pour toi,  
Déjà tu ne te reconnais plus.  
Et c'est en pensant à lui  
Une dernière fois  
Que Flèche, il t'abat.  
Tu peux commencer  
A rouler ton papier,  
Parce que mon gars,  
T'vas prendre un sacré coup de tabac !

## Te Dessiner

Je pense à toi et tes cheveux blés

Je te dessine

Le nez fin. Les yeux amoureux

Les lèvres framboisées

Une tite bouille de Vénus

Et les bras doux

Les jambes torrides

Un corps de sylphide

Oui c't'un dessin qu'il est beau !

## **Notre train perso**

J'squatte bien le train comme prévu  
J'aime quand on traine ensemble t'sais  
Ca serait cool si y-avait moyen de s'casser  
Avec notre train perso rien qu'à nous  
De chez toi à chez moi les soirs jouasses  
Sûr de sûr que j'pourrais t-y faire du bien

## **Le lisseur**

Je pense à toi

Tu te lisses

J'aime quand t'es chaude

Comm'un pain au chocolat

## Fiancés

Eh ma fiancée  
T'sais j't'aime à la folie  
J'ai envie de rire de joie  
En fixant tes ptits yeux amoureux  
Puis t'embrasser c'est même mieux  
Qu'une bière à la framboise  
C'est l'ivresse garantie parfum fille  
J'me sens sauvage zavec toi  
Tellement dans la liberté  
Et dans les buissons tout verts  
Que j'ai les idées embrouillées  
Je bois la lune et marche sur l'eau  
Puis j'te bien aussi  
Dans les coinstot intimes  
Tout noir tout café  
Rock'n'roll bébé

## Voyage en Virginie

Je regarde les bouilles que t'as eu  
Les p'tites têtes qu't'as mises en photo  
Je t'ai vu grandir devenir jeune femme  
Je t'ai entendu parler avoir des belles idées  
Et maintenant tu as vingt ans  
T'es dans l'éclat de ta jeunesse  
Tu brilles comme l'colza d'Essonne  
En fait tu es si belle et canon  
Que j'veux te voir tout sourire  
Amoureuse et pleine de vie  
Fun folle rieuse et chatouilleuse  
Et j'te jure on s'baladera partout  
On f'ra l'amour dans des champs de blé  
On s'embrassera devant l'azur de Corse  
Parce que tu sais t'es si belle et géniale  
Je t'aime comme j'aime les beaux paysages  
Comme toutes les merveilles du monde  
J'ai beau en avoir plein les yeux en vélo  
Y-a rien d'plus beau dans la vie  
Que d'voyager en Virginie







# Table des Matières

## Montagnes

L'Aube de l'Harmonie	13
L'Ombre Blanche	15
Cascade	16
Tendres Baisers de Suisse	17
Le Chef-d'oeuvre enneigé	19
Le magicien du Saint-Gothard	20
Abondance	22
La Vallée Perdue	23
Dans les Nuages	24
La Part du Gâteau	26

## Blés

Tellement !	31
Sommeil Apaisé	32
Une Œuvre d'Amour	33
Pour que tu sourisses	34
Ti Amo !	35

Gourmande	36
Romance Poétique	37
Trilitou	38
Un Etre dans Tous	39
Fugues enfantines	40

## **Dérives**

Transcendance féminine	45
La Complainte du poète maudit	46
L'Eternité et le Papillon	48
Destruction.	50
Sur le goudron	51
Bicycle	52
L'air salé	53
Esseulé	54
Moisson	55
Nu	57
J'etouffe	58

## **Harmonie**

Le Coiffeur	65
La Main de la Solidarité	66
La Musicienne	69

La Brune Endormie	71
L'Ile d'Aix	73

## **Aubes**

Bise du destin	81
Elevation	83
Consonance	84
Puisage dans la Joliesse	85
Chloris & la fleur	86
La petite note	87
Berceau	89
Bouille-en-train	91
Embardée	93

## **Neiges**

Jeu Blanc	99
Le Fantôme de neige	100
Jeux d'enfants	101
Chemineau	103
Coton	104
Boule à neige	105
Il a neigé dans la nuit	106
Des ombres dans la neige	108

## **Séditions**

Echos libertaires	113
L'île des justes	114
Le chant des révoltés	117
La Folie de Vénus	120
Nostalgie Assassine	121
Regard sur le Louvre	122
Rêve(rbères) brisés	124

## **Paris**

Travailler	137
Un chat à clignancourt	138
Est-ce que les fleurs dansent ?	140
Framboises	141
Soulève ton lit	142
Twist	143
Etoile du vagabond	144
Pommiers	145

## **Voyage en Virginie**

V pour !	149
----------	-----

Le village perché	151
Gourmette	152
Je te veux	153
Apprivoiser sa secrétaire	154
Tambamour	155
Tornade	156
Viens à l'aventure	157
Boite à mot	158
Te dessiner	160
Notre train perso	161
Le lisseur	162
Fiancés	163
Voyage en Virginie	164

**coolLibri**.com  
*J'imprime mon livre !*

IMPRIMÉ EN FRANCE  
Achévé d'imprimer en mai 2020  
chez Messages SAS  
111, rue Nicolas Vauquelin - 31100 Toulouse  
05 31 61 60 42  
[www.coollibri.com](http://www.coollibri.com)



Tes jolies sont des joues,  
Et tes joues des abricots.  
Sur tes deux bouches, je joue,  
Le loisir de ma vie y éclot.  
Car vois-tu, la poésie  
Se puise aux plus beaux puits  
Au sel de ta salive,  
Au miel de ton nectar.  
O ma muse qui enjolive,  
Qui envoûte, et égare,  
Je survis pour ta beauté,  
Papillon pour me nourrir  
De ton doux pollen poudré,  
Ta fécondité à chérir.  
Sain et heureux soit l'être  
Se nourrissant de pureté,  
De poésie des êtres,  
Il créera légèreté !